

# La légende de Frédéric Barberousse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **8 (1870)**

Heft 43

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-180958>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

d'hui ; vois toi-même Siegfried, j'ai grandi et porte un costume de dame.

Et, se levant, elle lui demanda d'un ton suppliant :

— N'est-il pas vrai, Siegfried, que j'ai grandi et que je suis devenue plus raisonnable ?

Siegfried, resté assis, la regarda moitié souriant et moitié réfléchissant, et comme il persistait à garder le silence et la fixait avec sérieux, elle baissa les yeux en rougissant. Il remarqua combien sa figure avait changé, et l'expression enfantine de jadis avait quelque chose de mélancolique dans les traits et sur les lèvres. Il lui prit les deux mains en lui disant : « Hilda ! reste toujours de cœur l'enfant pure et chérie, lors même que tu as grandi et que tu portes un costume de dame. Au milieu de mes travaux à l'étranger, j'ai conservé dans mon souvenir l'image de l'enfant gaie et innocente. Ce souvenir a toujours été mon sanctuaire, et rien, dans le monde extérieur, que ce fut éclat ou richesse, ou misère et péché, n'a pu me l'enlever, et je t'ai retrouvée aussi chère, aussi bonne que je t'avais quittée. »

Ces paroles dissipèrent la mélancolie qui s'était montrée sur la figure d'Hilda, et la sérénité enfantine reparut dans ses yeux.

— De mon côté, j'ai fait des études pendant ton absence, cousin, et j'ai beaucoup lu, surtout des ouvrages qui traitent de l'Italie. Ne savais-je pas que tu y étais et que je devais te suivre, par la pensée, à l'ombre des oliviers, naviguer avec toi sur la mer bleuâtre, et admirer avec toi l'éclat et la magnificence des fleurs. Il n'était plus convenable que je t'y poursuivisse avec des lettres, dans lesquelles je t'aurais fait part de mes rêveries. Mais, n'est-ce pas tu feras aussi des études ici ? Tu as maintenant pris assez longtemps pour modèles les orangers, les pins et les grenadiers de l'Italie, et tu vas maintenant fixer sur tes toiles un chêne de l'Allemagne. Ici, sur une des collines qui encadrent le lac, j'ai découvert un groupe de magnifiques chênes. Demain matin je t'y mènerai, tu seras étonné de voir comment ces arbres conservent leur magnifique verdure.

Siegfried fit de la tête un signe d'assentiment, et, tout pensif, passa la main sur l'épaisse barbe qui couvrait ses lèvres et son menton. Il reposa un moment ses regards satisfaits sur le lit de gazon velouté qu'il avait à ses pieds, puis frotta de ses mains le tronc élané des peupliers, et arriva par hasard à l'endroit où le vieux baron était assis, le front plissé, et le regardant. Il remarqua les profonds sillons gravés entre ses sourcils, et suivit d'un œil scrutateur les regards que le vieillard venait de fixer sur la jeune fille.

— Pourquoi n'es-tu pas venue dîner à table avec nous, Hilda ? demanda tout à coup Siegfried avec impétuosité, nous avions pour hôtes le baron de Stein et son épouse.

Hilda qui avait cueilli une nouvelle provision de feuilles de lierre, et s'occupait à en faire une couronne, le regarda avec effroi. Une vive rougeur lui couvrit le visage. Ses mains se mirent à trembler. Était-ce le changement de voix de Siegfried, ou bien la question en elle-même qui amenait ce tremblement ? Sans répondre, elle fixa de nouveau les yeux sur son ouvrage, et continua avec lenteur à enlever les feuilles de lierre. Siegfried se pencha par dessus la table, et prenant Hilda au menton et lui relevant la tête, il lui dit d'une voix basse, mais frémissante d'agitation :

— Dis-moi, chère enfant, est-ce toi qui as préféré dîner seule dans ta chambre ?

Hilda ne répondit point à cette question, ses mains se cramponnèrent à son ouvrage, ses sourcils se baissèrent au point de faire ombre sur ses joues, sur lesquelles roulaient lentement deux grosses larmes. Siegfried la regarda avec un étonnement douloureux :

— Est-ce que ma petite cousine, ma sœur adoptive a perdu toute confiance pour l'ami de ses premiers jeux ? Réponds-moi, Hilda, est-ce toi qui, de ton plein gré, as préféré dîner seule dans ta chambre ?

A cette question, elle le regarda, mais dans ce regard il y avait une prière intime, prière qu'il lui épargnait de répondre. Ce regard exprimait en même temps, avec éloquence, toute l'amertume qu'elle éprouverait à dire ce qu'elle désirait taire. Siegfried le comprit si bien qu'il hésita un moment s'il insisterait. Mais ce ne fut que l'affaire d'un instant, car

en lui prenant la main, qu'il se mit à caresser tout doucement, il ajouta : « Quelqu'un t'aurait-il offensée, que tu n'es pas venue à table ? »

Hilda saisit de ses deux petites mains la main basanée de Siegfried et lui dit d'un ton suppliant : « Tu viens de me dire que je suis encore une enfant, ne me force donc pas à songer si mon oncle aurait eu peut-être quelque autre motif que ma jeunesse, pour ne point me laisser dîner avec vous aujourd'hui. »

— Mais tu mangeais autrefois avec nous, déjà dans tes premières années. As-tu offensé mon père ? Est-il fâché contre toi ? demanda Siegfried avec insistance.

— Mon oncle ne se fâche jamais contre moi, répondit Hilda d'une voix oppressée. Il m'a dit ce matin fort tranquillement que je ne dois pas venir à table quand nous avons des visites, parce que je ne suis encore qu'une enfant, et que je causerais de l'ennui à des personnes sensées. Je me souviens que, déjà dans mon enfance, je devais dîner dans ma chambre avec ma gouvernante, quand nous avions des visites à dîner.

— Oui sans doute, mais c'est qu'alors tu étais véritablement une enfant, toujours en compagnie d'une gouvernante bourgeoise, que l'étiquette ne permettait pas d'admettre à une table où se trouvait la très haute noblesse des environs. Maintenant c'est autre chose, te voilà grande, bien que, grâce à Dieu, tu aies conservé ton cœur d'enfant.

(La suite au prochain numéro.)

### La légende de Frédéric Barberousse.

Frédéric Barberousse, déjà âgé de 70 ans, ayant entrepris une croisade, mourut en 1190, glacé par les eaux du Cydnus dans l'Asie-Mineure. Mais le peuple allemand ne voulait pas croire à la mort de son puissant empereur. Voici la légende qui se répandit dans l'Allemagne et que tout le peuple, dans ses chants, a conservée jusqu'à nos jours :

L'empereur est endormi dans les souterrains du Kyffhaeuser (en Thuringe), appuyé sur une table de marbre. Sa grande barbe continue à croître. Tous les cent ans il s'éveille et envoie un nain voir si les corbeaux volent encore autour du sommet de la montagne. Si le messager revient avec une réponse affirmative, l'empereur se rendort. Mais un jour, les corbeaux auront disparu, chassés par un aigle. Alors Frédéric se lèvera, tirera son glaive, se mettra à la tête de la nation allemande et, dans une bataille décisive livrée dans l'Alsace, il vaincra les Gaulois, l'empire allemand renaitra plus fort et plus florissant que jamais et une époque de paix et de bonheur régnera toute la terre.

La livraison d'octobre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. La peinture moderne en France. — Géricault et les romantiques, par M. François Dumur. — II. Antoine-Elisée Cherbuliez, par M. Eugène Rambert. (Troisième et dernière partie). — III. La guerre de 1870, par M. Ed. Tallchet. (Deuxième partie.) — IV. Dans la forêt. Récit de la Hongrie. (Deuxième et dernière partie.) — BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. — Nouvelles études morales sur le temps présent, par E. Caro. — Le jubilé de la réformation, célébré à Genève le 21 août 1735, par J. M. Paris.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.